

J. E. Beaufré  
Paris  
3-205

## La Femme de mon Fils

---

Allons ! voilà qui est dit... Je suis une vieille fée bizarre, arriérée, quinquaise... — ne riez pas... J'ai compris ce que vous pensiez — Et, vraiment, il est bien de cette époque qui ne respecte rien, et s'intitule avec affectation "fin de siècle", comme si cela voulait dire "fin du monde", il est bien dit, dis-je, de cette époque savante et impolie, de voir des jeunes femmes me contempler avec curiosité, comme si j'étais quelque antique objet resté là des temps disparus ; quelque fragile tesson de vieux Saxe, conservé par miracle ! — Je suis grondeuse ? Alors, mes belles, ne venez pas me demander si j'admire vos modes nouvelles, qui sont une plate singerie de ce que furent nos atours ! N'espérez pas que je m'extasie sur vos beautés, un peu fardées, il me semble ? Toute vieille que je suis, je n'ai pas besoin de mettre mes lunettes pour voir cela ! Pensez-vous, petites vauriennes, qu'avant vous il n'y eut ni beauté, ni esprit, ni élégance ? Pensez-vous que j'eus toujours ces rides, ces cheveux blancs, les mains tremblantes, le pied mal assuré, cette canne pour appuyer mes pas, et ce face à main — que vous m'avez pris, la myopie étant de mode, paraît-il ?

Je m'échauffe : et j'ai tort. Car je deviens nerveuse, et je tousserai encore cette nuit. Tout cela, pour deux enfants, mes petites-filles, qui se sont imaginé de rire, et de me faire la plus sotté remarque, en découvrant au fond d'une armoire ma robe de mariage...

— Comment, grand'mère !... Il n'est pas possible que vous ayez pu entrer dans ce corsage ?... 48 de ceinture !... et "moi" qui suis si mince, j'ai 54... m'a dit Jeanne, avec une nuance de jalousie rétrospective...

Et de rire ! en faisant d'amères critiques sur cette toilette d'une coupe surannée.

Ma chère vieille robe, en satin de Chine broché, brodée de soie blanche et de perle ! — un peu jaunie, un peu fanée — comme moi ! mais gardant toujours son grand air de costume de gala ; et un léger parfum, très doux... qui fait encore tressaillir mon cœur... J'avais 18 ans... J'étais jolie comme une figure de Prudhon, — je puis l'avouer, maintenant que ces jeunes folles sont parties ; j'étais, en vérité, tout à fait adorable. Je me souviens qu'au moment d'ouvrir le bal, mon cher mari me dit, en me montrant de fort beaux diamants que portait Mme de Montès.

— Anne, vos yeux sont mille fois plus...

Allons... hé !... qu'est-ce que je raconte là... Je devrais rougir, de penser encore à ces choses, mortes depuis si longtemps !... À mon âge...

Eh ! justement... que faire, à mon âge, sinon se souvenir !... Il y a tant d'années que personne n'a prononcé mon nom... "Anne"... mon mari le disait fort bien... maintenant, on ne m'appelle plus que Mme la Marquise, ou grand'mère. Le respect a succédé à la tendresse. Plus rien de mon temps n'est resté... Je suis seule, comme un vieil arbre à peine vivant, qui se couchera pour mourir au premier souffle de bise.